

Spécialiste de psychologie infantine, Jonathan Kellerman se tourne vers le roman policier en 1985. Son livre *Le Rameau brisé* est couronné par l'Edgar Award du roman policier et inaugure une série qui est aujourd'hui traduite dans le monde entier. Il vit à Los Angeles avec sa femme, la romancière Faye Kellerman.

Jonathan Kellerman

CHAIR ET SANG

ROMAN

*Traduit de l'américain
par Marie-France de Paloméra*

Le Serpent à Plumes

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
Flesh and Blood

ÉDITEUR ORIGINAL
Random House, Inc.

ISBN original : 0-679-45962-6
© 2001, Jonathan Kellerman

ISBN 978-2-02-138216-7
(ISBN 2-02-052524-0, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes enfants : Jesse, Rachel, Ilana et Aliza

Triste à dire, mais si elle n'avait été qu'une simple patiente, je ne m'en serais probablement pas souvenu.

Tant d'années à les écouter, tant de visages. Il y avait eu une époque où je me rappelais chacun d'entre eux. L'oubli vient avec la pratique. J'ai fini par en prendre mon parti.

Sa mère appela mon secrétariat un samedi matin, peu après le nouvel an.

– Une certaine M^{me} Jane Abbot, m'annonça la standardiste. Sa fille serait une ancienne patiente. Lauren Teague.

Le nom de Jane Abbot ne me disait rien, en revanche *Lauren Teague* éveilla une pointe de nostalgie ambiguë. Le numéro de téléphone commençait par 818, le préfixe de la Vallée. La famille, quand j'avais été en contact avec elle, habitait à West L. A. Je fis une recherche dans mes vieux dossiers avant de rappeler.

Teague, Lauren Lee. Première consultation : dix ans auparavant – une de mes dernières patientes de Wilshire Boulevard. Peu de temps après, j'avais liquidé quelques valeurs immobilières avec une jolie plus-value, essayé de souffler un peu, rencontré une belle et m'étais lié d'amitié avec un inspecteur de police brillant et désabusé qui m'en avait appris

plus que je ne l'aurais souhaité sur le mauvais côté de la vie. Depuis lors j'avais évité les thérapies longues (trop exigeantes) et m'en étais tenu à des activités d'expert auprès des tribunaux et des services médico-légaux – le genre d'énigmes qui me sortaient de l'univers confiné de mon cabinet.

Lauren avait quinze ans quand on me l'avait envoyée. Le dossier était mince : une rencontre avec les parents pour les antécédents familiaux, suivie de deux séances avec la fille. Après quoi, un rendez-vous non tenu, et pas d'explications. Le lendemain, le père avait laissé un message annulant toute poursuite du traitement. La dernière séance restait due ; j'avais mollement essayé de me faire payer, puis fait une croix dessus.

Quand d'anciens patients vous contactent, c'est en général qu'ils vont bien et tiennent à pavoiser, ou alors exactement l'inverse. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de gens avec qui le courant est passé. Lauren Teague n'entrait pas dans cette catégorie. Loin de là. J'étais à coup sûr la dernière personne qu'elle souhaitait voir. Pourquoi diable sa mère me contactait-elle maintenant ?

En difficulté : mauvais résultats scol., refus d'obéir à la maison. Impressions cliniques : père aigri, mère prob. déprimée. Tensions père-mère : couple en crise ? D'accord sur un point : comportmt de Lauren principal pb. Naissance norm., enfnt unique, pas de pb santé signalé, contacter pédiatre pour vérif. École : la mère : « Lauren a tjrs été brillante. Adorait lire, ne touche plus un livre. » Encouragemts jusqu'à l'ann. dernière, puis « changmt d'attitude », nx amis – « des bons à rien » (le père), un peu d'absentéisme scol., chute des notes. Humeur : « Fait la tête. » « Pas de communic. » Qd. parents essaient de parler, ne répond pas. La soupçonnent de se droguer.

Comme je feuilletais le dossier, les visages de Jane et de Lyle Teague me revinrent vaguement en mémoire. Elle : mince, blonde, nerveuse, ancienne hôtesse de l'air, désormais « mère à plein temps ». Grosse fumeuse : trois quarts d'heure sans nicotine l'avaient mise au supplice.

Le père de Lauren : les yeux mi-clos, le visage vide d'expression, peu enclin à se livrer. Le débit précipité de sa femme... ses mains inquiètes, ses yeux mouillés. Lorsqu'elle l'avait regardé, quêtant son aide, il s'était détourné.

Ils avaient tous les deux trente-neuf ans, mais lui faisait plus... Il travaillait dans le bâtiment... Ah, voilà : *Entreprise install. électriques*. Bâti en force, combattant l'entrée dans l'âge mûr par des cheveux longs qui s'éclaircissaient par endroits et lui arrivaient aux épaules. Barbe noire et fournie. Musculature puissante soulignée par un polo trop étroit et un jean moulant. Traits rudes mais harmonieux... chaîne en or autour d'un cou rougeaud... gourmette en or avec plaque d'identité : pourquoi avais-je retenu ce détail précis ? Avec une culotte de peau, il aurait tout eu d'un chasseur de grizzly.

Lyle Teague s'était calé dans son siège, les jambes largement ouvertes, consultant régulièrement sa montre, tripotant son bip comme s'il espérait qu'on le dérangerait. Incapable de soutenir un regard, se retranchant aussitôt derrière une expression rêveuse. Je m'étais demandé s'il souffrait d'un déficit d'attention, trait qu'il aurait pu transmettre à Lauren. Mais quand j'avais abordé le sujet des tests psychologiques, il n'avait pas bronché et sa femme m'avait dit qu'une psychologue scolaire avait examiné Lauren deux ans auparavant et l'avait trouvée « normale et extrêmement intelligente ».

– Intelligente, avait-il répété sans marquer d'admi-

ration spéciale. Rien de tordu dans sa tête qu'un peu de discipline ne puisse guérir.

Avec un regard accusateur vers sa femme.

Elle m'avait paru au bord des larmes, mais s'était dominée.

– Justement, nous aimerions savoir quoi faire.

Lyle Teague avait ricané.

– M. Teague, croyez-vous qu'il s'agisse d'autre chose... outre le fait que Lauren soit trop gâtée ?

– Non. Juste des salades d'ado typiques.

Nouveau regard vers sa femme, cette fois en quête d'une confirmation.

– Lauren est une fille bien, avait-elle dit.

– Alors, qu'est-ce qu'on fout ici ? lui avait lancé Lyle avec un rire qui ne présageait rien de bon.

– Chéri...

– D'accord, d'accord...

Il avait essayé de se désintéresser de la conversation, mais je ne l'avais pas lâché, réussissant enfin à le faire parler de Lauren, à lui faire dire qu'il ne reconnaissait plus la « chouette gamine » qu'il emmenait avec lui en camion sur les chantiers. À mesure qu'il évoquait ses souvenirs, son visage s'était assombri et ses phrases étaient devenues plus hachées ; avant de s'arrêter de parler, il avait déclaré que sa fille était « une vraie plaie » et ajouté :

– J'espère vraiment que vous arriverez à un résultat.

Le surlendemain, Lauren avait fait son apparition dans ma salle d'attente – seule, avec cinq minutes de retard. Grande, élancée, une poitrine qu'il était difficile d'ignorer, des cheveux bruns : la puberté lui accordait un traitement de faveur.

Quinze ans, mais on lui en aurait facilement donné vingt. Elle était vêtue d'un débardeur blanc en jersey et d'un mini-short en jean très ajusté, à quoi s'ajou-

taient des sandales blanches aux talons ridiculement hauts. Ce minimalisme vestimentaire mettait en valeur des bras lisses et bronzés et de longues jambes également bronzées. Des ongles d'orteils vernis en rose brillèrent au bout de ses sandales. La bandoulière de son petit sac en vernis noir barrait une épaule nue. Si elle avait étudié les prostituées de Sunset Boulevard pour leur piquer des idées, elle avait bien appris sa leçon.

Lorsque les adolescentes veulent se faire remarquer, le résultat est souvent d'une gaucherie comique. Lauren Teague, elle, semblait parfaitement à l'aise dans sa façon d'afficher son corps : tel père, telle fille ?

Elle tenait de son père pour le teint, de sa mère pour la silhouette, mais n'était le portrait craché d'aucun des deux. Des reflets roux éclairaient ses cheveux brun auburn ; raides et épais, ils lui arrivaient au milieu du dos, séparés exactement au milieu et lui remontant sur les tempes en deux coques extravagantes. Pommettes hautes, grande bouche soulignée de gloss rose, menton à fossette affirmé mais aux proportions parfaites, yeux bleus lourdement maquillés et ombrés de bleu azur – moqueurs. Son nez, droit, solide et provocant, était moucheté de taches de rousseur qu'elle s'efforçait de cacher sous du fond de teint. Des tonnes de fond de teint. Un emplâtre étalé du front à la mâchoire, un véritable masque trop beige.

Le temps que je me présente, elle entra dans mon bureau, avec de longues enjambées chaloupées sur ces talons ahurissants. Pas de dos rond comme la plupart des adolescentes : elle se tenait droite, la poitrine conquérante. Une fille superbe, qui gâchait sa beauté par l'excès de maquillage et le désir de se faire remarquer. Choissant le siège le plus proche du mien, elle s'assit comme si elle était déjà venue cent fois.

– Sympa, la déco, me lança-t-elle.

– Merci.

– On dirait une bibliothèque dans un vieux film.

Elle battit des cils, croisa et recroisa les jambes, se rengorgea de nouveau, bâilla, s'étira, croisa les bras devant elle, les laissa brusquement retomber sur les côtés : un festival de signes de vulnérabilité.

Je lui demandai pourquoi, d'après elle, elle était là.

– Mes parents me trouvent nulle.

– « Nulle » ?

– Oui.

– Et à ton avis ?

Rire moqueur, crinière rejetée en arrière d'un geste vif. La pointe de sa langue patina sur sa lèvre inférieure.

– Peut-être. (On traîne sur la dernière syllabe. On hausse les épaules. On bâille.) Bon... si on en venait à ce qui ne va pas dans ma tête ?

Jane et Lyle Teague m'avaient affirmé qu'elle n'avait jamais suivi de psychothérapie, mais sa désinvolture m'en fit douter. Je lui posai la question.

– Non, jamais. La psychologue scolaire a essayé de me parler une fois ou deux.

– De quoi ?

– De mes notes.

– Avec succès ?

Elle rit.

– Oui, OK. Alors, prêt pour ma névrose ?

– Névrose, répétai-je.

– On a psycho au programme cette année. Le cours est débile. Prêt ?

– Si toi tu l'es.

– Tout à fait ! Parce qu'il s'agit de ça, pas vrai ? Je suis censée vous recracher tous mes secrets obscurs et profonds.

– Il ne s'agit pas de ce que tu es censée...

– Je sais, je sais, m’interrompt-elle. C’est ce que les psys disent toujours : personne ne va te forcer à quoi que ce soit.

– Tu t’y connais en psys.

– Pas mal. J’ai des copines qui en ont vu. Il y en a une à qui son psy a sorti ce genre de conner... un baratin comme quoi il ne la forcerait jamais et, la semaine suivante, il l’a fait interner.

– Pourquoi ?

– Elle avait essayé de se tuer.

– Ça me paraît justifié, lui fis-je remarquer.

Haussement d’épaules.

– Comment va ta copine ?

– Bien... Comme si cela pouvait vous faire quelque chose.

Elle leva les yeux au ciel. Je ne répondis pas.

– Ça aussi, reprit-elle. L’autre truc des psys : vissés sur leur siège à vous dévisager. À dire « Ah-ah » et « Mmm-mmm ». À répondre aux questions par d’autres questions. Je me trompe ?

– Mmm-mmm.

– Très drôle. Vu le prix que vous prenez, je ne vais pas vous voir indéfiniment. Et je parie qu’il va vous appeler pour s’assurer que je suis venue et que j’ai fait du bon boulot, alors allons-y.

– Ton père est un homme pressé ?

– Oui. Donc, soyez gentil, mettez-moi une bonne note, d’accord ? Dites-lui que j’ai été bien sage. Je n’ai pas besoin qu’il me tombe encore dessus.

– Je lui dirai que tu y as mis du tien...

– Dites-lui ce qui vous chante.

– Mais je n’entrerai pas dans les détails car...

– Secret professionnel, mais oui, je sais. Aucune importance. Dites-leur tout.

– Pas de secrets pour papa et maman ?

– À quoi bon ? (Elle joua avec ses cheveux et

m'adressa un sourire infiniment las.) N'importe comment, je n'ai pas de secrets supergénéiaux. Ma vie est d'un ennui à périr. Désolée pour vous... Essayez de ne pas vous endormir.

– Donc, lui dis-je, ton père veut que tu règles vite ton problème.

– S'il vous l'a dit...

Elle jouait avec une mèche.

– Que te demande-t-il de faire ici, Lauren ?

– De me reprendre, d'être une fille sérieuse... une gentille fille, quoi !

Elle se mit à rire, passa une jambe sur l'autre, posa une main sur sa cuisse, la chatouilla.

– Sérieuse, répétais-je. Par rapport à quoi ? À la drogue ?

– Ils sont complètement parano là-dessus, comme sur tout le reste. Alors qu'eux, ils fument.

– Ils fument de l'herbe ?

– De l'herbe, du tabac. La petite douceur après le dîner. Quelquefois, c'est de l'alcool : des cocktails, vous imaginez ? « Nous sommes assez grands pour ne pas faire d'excès, Lauren. » (Rire.) Jane était hôtesse de l'air, elle travaillait à bord des charters privés de luxe. Ils ont gardé leur fichue collection de mini-bouteilles. J'aime bien le truc vert... le Midori. Mais moi, on m'interdit de toucher à l'herbe avant mes dix-huit ans. (Rire.) Comme si ça me viendrait à l'idée !

– Fumer n'est pas ton truc ? lui demandai-je.

– C'est chiant... trop lent. Archi bab, comme si on jouait aux années soixante, à être complètement défoncés et assis en rond en contemplant le ciel et en parlant de Dieu ! (Nouveau rire en cascade, terriblement désabusé.) En tout cas, eux, ça les rend chiants ! C'est le seul moment où elle ralentit un peu. Et lui, il s'avachit devant la télé et se bourre de nachos ou de n'importe quelle saleté. Mais je ne suis pas censée

parler de leurs mauvaises habitudes, c'est moi qui dois changer.

– Changer comment ?

– Ranger ma chambre, récita-t-elle. Faire les corvées qu'on me demande ; me dépêcher d'être prête le matin sans traiter ma mère de salope, arrêter de dire putain, merde et con. Aller au lycée et écouter les profs, améliorer mes notes, cesser de ne pas respecter le couvre-feu, avoir des copines bon genre, pas des traînées.

Elle fit tourner sa main comme si elle rembobinait du fil.

– Et je suis censé t'amener à faire tout ça ?

– Lyle dit que c'est sans espoir, que vous n'y arriverez jamais.

– Lyle.

Son regard s'éclaira d'une lueur espiègle.

– Encore une chose que je ne suis pas censée faire. L'appeler par son prénom. Il déteste ! Ça le rend dingue !

– Donc, tu vas continuer.

Elle joua avec ses cheveux.

– Qui peut dire ce que je vais faire ?

– Comment réagit-il quand tu fais des trucs qui l'exaspèrent ?

– Il m'ignore. Il va voir ailleurs.

– Il a des passe-temps ?

– Lui ? Tout ce qu'il fait, c'est travailler, bouffer, fumer un joint et s'empiffrer devant la télé. Il ne croit pas en moi. Ni en vous, d'ailleurs. (Sourire conspirateur.) Il dit que les psys sont juste une bande de clowns surpayés, incapables de revisser tout seuls une ampoule électrique, et que je vais juste finir par vous entortiller comme j'entortille tout le monde. S'il paie, c'est juste parce que Jane commence vraiment à lui taper sur les nerfs à force de le houspiller.

– Ta mère croit plus que lui aux psys ?

– Ma mère se ronge les sangs, me confia-t-elle. Ma mère adore souffrir ! Ils se sont... Tenez, ça va vous plaire : ils ne se sont mariés que parce qu'ils y étaient obligés ! Un jour que je cherchais un soutien-gorge dans le tiroir de Jane, j'ai trouvé leur certificat de mariage. Deux mois avant ma naissance ! J'ai été conçue dans le péché. Qu'est-ce que vous dites de ça, hein ?

– Tu y attaches beaucoup d'importance ?

– Je trouve ça marrant, c'est tout.

– Comment ça ?

– Ils sont là, avec toute leur morale et... je ne sais pas.

Saisissant son minuscule sac noir, elle en ouvrit le fermoir, inspecta l'intérieur et le referma avec un bruit sec.

– Ta mère aime souffrir, repris-je.

– Et pas qu'un peu ! Elle déteste la vie qu'elle mène ! Elle travaillait dans des avions privés et faisait le tour du monde avec des gens hyper friqués. Elle ne se remet pas d'avoir atterri. (Elle se posa sur le bord du siège.) J'en ai encore pour combien de temps ?

Inutile de chinoiser sur la liberté de choix.

– Une demi-heure.

Elle rouvrit son sac, en sortit un poudrier compact, vérifia son reflet et récupéra un cil, qu'elle jeta.

– Une demi-heure, répéta-t-elle. J'ai donc droit à une demi-heure de problèmes. Vous voulez tous les entendre ?

– Bien sûr.

Elle se lança dans une longue tirade monotone sur les copines archinulles qui lui collaient aux bas-kets, sur les ex-copains archinuls qui étaient assez bêtes pour se croire toujours dans ses petits papiers, sur les profs archinuls qui n'en savaient pas plus que

leurs élèves, sur les sorties archinulles, sur le monde nul à chier.

Le discours dûment répété du témoin, débité d'un ton monocorde et d'une seule traite. Le regard qui se pose partout, sauf sur moi.

– Bref, le monde entier t'exaspère, dis-je quand elle en eut fini.

– Vous avez compris le topo... Et là, il me reste combien ?

– Vingt-cinq minutes.

– Putain. Tant que ça ? Vous devriez avoir une pendule, ici. Les gens sauraient où ils en sont.

– En général, ils préfèrent ne pas savoir.

– Pourquoi ?

– Ils ne veulent pas voir le temps passer.

Elle m'accorda un sourire amer, se tortilla encore plus sur son siège.

– Moi, je veux partir plus tôt. D'accord ? Juste pour aujourd'hui. S'il vous plaît. Il y a des gens qui m'attendent et je dois être rentrée à la maison à cinq heures et demie, sinon Jane ou Lyle vont piquer une crise.

– Des gens qui t'attendent pour quoi faire ?

– Pour s'amuser.

– Des copains qui passent te prendre.

Elle hocha la tête.

– Où ?

– Je leur ai dit de me retrouver à la rue d'après.

Alors... je peux partir ?

– Lauren, je ne te force pas...

– Mais si je file, vous caftez, pas vrai ?

– Écoute, lui dis-je, c'est l'affaire de vingt minutes.

Puisque tu es là, pourquoi ne pas les mettre à profit ?

J'attendis des protestations, mais elle ne bougea pas et fit seulement la moue.

– C’est pas honnête. Je vous ai tout dit. Il n’y a rien qui ne tourne pas rond chez moi.

– Je n’ai pas dit ça, Lauren.

– Alors ?

– J’aimerais te connaître mieux...

– Je n’en vaud pas la peine, d’accord ? Ma vie est assommante, je vous l’ai déjà dit. (Elle passa ses mains sur son torse.) Voilà, vous savez tout sur moi... Ça n’a rien de passionnant.

Je laissai quelques secondes s’écouler.

– Lauren, est-ce que tout va vraiment aussi bien pour toi que ça pourrait aller ?

Elle m’étudia sous ses cils noirs empâtés de mascara, tendit de nouveau la main vers son sac et y prit un paquet de Virginia Slims.

Quand elle sortit un briquet, je hochai la tête.

– Oh, allez...

– Désolé.

– Comment pouvez-vous faire un truc pareil ? Les gens arrivent ici complètement stressés ! Ils ne se plaignent pas ? Jane n’a pas grimpé aux murs ? Elle fume comme un sapeur !

– Je vois surtout des enfants et des adolescents, lui expliquai-je. Ils se font une raison.

– Des enfants et des adolescents ? (Elle eut un rire bref, froid.) Tous les ados que je connais fument. Vous êtes allergique ou quoi ?

– Certains de mes patients le sont.

– Pourquoi tout le monde doit-il souffrir à cause de quelques-uns ? Ce n’est pas de la démocratie !

– C’est de la considération.

– Très bien. (Elle fourra le paquet dans son sac d’un geste excédé.) J’en ai encore pour combien de temps maintenant ?

2

La deuxième fois, elle avait vingt minutes de retard et se précipita dans le cabinet en marmonnant – peut-être – une vague excuse.

Même accoutrement, nouvelle palette : débardeur noir, short rose tirant sur l'ocre, lèvres empesées de rouge d'un ton éclatant.

Mêmes sandales dangereuses et petit sac bon marché. Elle empestait le tabac et un parfum entêtant à base de rose. Elle avait le feu aux joues et les cheveux en bataille.

Elle prit tout son temps pour s'asseoir.

– J'étais coincée, dit-elle enfin.

– Avec la bande de copains ?

– Oui. (Un geste pour repousser ses cheveux.) Je m'excuse.

– Coincée où ?

– Oh, là-bas... sur la jetée.

– À Santa Monica ? lui demandai-je.

– La plage est cool.

Elle se massa une épaule nue et bronzée.

– Belle journée, lui dis-je avec un sourire. Les professeurs ont dû vous libérer tôt.

Un rire inattendu, joyeux, s'échappa en cascade de ses lèvres cramoisies.

- Bien deviné !
- Le lycée est barbant, non ?
- Même aux amphétamines, il serait mortel ! (Elle sortit un paquet de cigarettes, le fit rebondir sur un genou satiné.) Quand j'étais petite, on a testé mon QI. Je serais hyperdouée. Eux disent que je ne travaille pas assez. Moi, je dis que je suis assez intelligente pour savoir que je perds mon temps.
- Pas de matière préférée ? lui demandai-je.
- La diététique. J'adore le pain à l'ail. C'est aujourd'hui qu'on parle de ma vie sexuelle ?
- Je ne m'attendais pas à ça.
- Je ne me rappelle pas avoir mis le sujet au programme.
- Eux, si. Ils m'ont dit de vous en parler.
- Tes parents ?
- Mmm.
- Pourquoi ?
- C'est une idée de Lyle. Il est convaincu que je couche, que je vais tomber enceinte et lui ramener un « p'tit négro ». Comme si, en admettant, vous en parler pourrait y changer quelque chose ! Comme si, juste parce que je ne leur dis rien, je vais débiter mes petites histoires à un inconnu.
- Il est parfois plus sûr de parler à un inconnu.
- Ça dépend pour qui, me renvoya-t-elle. Mais expliquez-moi plutôt. Quand on est petit, tout le monde passe son temps à vous seriner de ne jamais parler à des inconnus, attention aux gens que tu ne connais pas, méfie-toi d'eux. Et maintenant ils paient pour que je confie mes secrets au premier venu ?
- Elle glissa un ongle sous la languette qui fermait l'emballage du paquet de cigarettes, la déchira, joua avec le rabat en papier d'argent.
- Quelles conneries !

La Dernière Note
Seuil, 2005
et « Points Policier », n° P1493

La Preuve par le sang
Seuil, 2006
et « Points Policier », n° P1597

Le Club des conspirateurs
Seuil, 2006
et « Points Policier », n° P1782

La Psy
Seuil, 2007
et « Points Policier », n° P1830

Tordu
Seuil, 2008
et « Points Policier », n° P2117

Fureur assassine
Seuil, 2008
et « Points Policier », n° P2215

Comédies en tout genre
Seuil, 2009
et « Points Policier », n° P2354

Meurtre et Obsession
Seuil, 2010
et « Points Policier », n° P2612

Habillé pour tuer
Seuil, 2010
et « Points Policier », n° P2681

Les Anges perdus
Point Deux, 2011
et « Points Policier », n° P2920

Jeux de vilains
Seuil, 2011
et « Points Policier », n° P2788

Double meurtre à Borodi Lane
Seuil, 2012
et « *Points Policier* », n° P2991

Les Tricheurs
Seuil, 2013
et « *Points Policier* »

avec Faye Kellerman

Double Homicide
Seuil, 2007
et « *Points Policier* », n° P1987

Crimes d'amour et de haine
Seuil, 2009
et « *Points Policier* », n° P2454